

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La passion d'un pays
La Reine Soleil Levée de Gérard Etienne, Montréal, Guérin
littérature, 1988, 195 p., 13,95\$

Yolande Grisé

Number 50, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38693ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grisé, Y. (1988). Review of [La passion d'un pays / *La Reine Soleil Levée* de Gérard Etienne, Montréal, Guérin littérature, 1988, 195 p., 13,95\$]. *Lettres québécoises*, (50), 26–27.

par Yolande Grisé

LA PASSION D'UN PAYS

La Reine Soleil Levée de Gérard Étienne, Montréal, Guérin littérature, 1988, 195 p., 13,95\$.

L'histoire racontée dans ce petit livre, à la couverture fulminante, se déroule dans un quartier populaire de la capitale d'un pays qui n'est jamais nommé, mais que tout le monde saura reconnaître dès les premières pages : Haïti.

Jo Cannel, solide gaillard reconnu pour sa force exceptionnelle et transporteur de son métier, est brutalement assailli de douleurs au beau milieu d'une livraison. Folle d'inquiétude, puis de rage, devant le malheur imprévu qui s'abat sur sa famille, sa femme, la belle et fière Mathilda, cherche vainement à comprendre la nature du mal mystérieux qui réduit si rapidement et si radicalement son homme à l'état de «zombi». Jamais, en vingt-cinq ans de vie commune, la maladie n'a sérieusement perturbé ces deux êtres dotés d'une santé remarquable; et ce, en dépit des conditions plus que précaires qu'ils ont dû traverser et qui est le lot de leur entourage.

En l'espace de quarante-huit heures, pourtant, leur vie est complètement anéantie et leurs corps littéralement détruits. Jo Cannel meurt foudroyé par le prétendu mal surnaturel qui a éliminé bien d'autres innocents avant lui. Quant à la farouche Mathilda, celle-ci est assassinée ouvertement pour avoir voulu sauver son mari et, avec lui, ce «petit monde» que sa résistance avait ras-



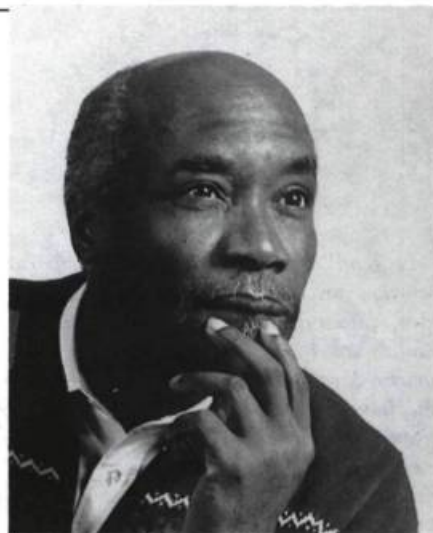
semblé à ses côtés.

Car on aura compris que cette maladie meurtrière qui frappe si impitoyablement jusqu'aux meilleurs d'entre les «justes», tel Jo Cannel, est, en fait, l'œuvre maniaque d'un pouvoir démoniaque : celui du «Grand Chef» qui dirige le pays.

À l'instar de la peste chez Camus, l'empoisonnement qui paralyse le transporteur apparaît comme le symbole du régime pestilentiel imposé par un gouvernement despotique et subi si longtemps par le peuple terrorisé. Peuple imprévisible qui, après des années d'humiliation ravalée, trouve soudain, par le courage de quelques-uns, la force de résister et découvrir, sous l'aiguillon d'un trop grand malheur, un ultime rien au fond de soi qui rend tout à coup possible une vie nouvelle.

Cet S.O.S. de solidarité humaine, lancé par Gérard Étienne dans la mer emportée de son récit, se cristallise autour du personnage central d'une femme au tempérament «bouillant» (p. 33) et à la beauté «foudroyante» (p. 60) : la forte Mathilda.

Tous les traits du peuple aimé et du pays rêvé convergent vers cette grande figure pour créer une héroïne fascinante et incarner, à travers elle, le destin humain, combien tragique, de toute une population assujettie depuis des générations. Femme «au teint noir d'acajou» (p. 31), aux «cheveux touffus, joues gonflées, yeux marrons» (p. 36) et à la «forte poitrine» (p. 60), Mathilda dresse dans la mêlée une «stature imposante» (p. 115). Sa fierté n'a d'égal que l'éclat de sa fureur quand la submerge un net sentiment d'impuissance. Intelligente, déterminée, franche et directe, elle n'admet ni la faiblesse ni la paresse entretenues chez les hommes. Dévouée à sa famille, d'humeur «toujours agréable à la maison» (p. 25), tendre et sensible avec ceux qu'elle aime, elle devient ironique, brutale voire sauvage devant l'insolence et les menaces. Indépendante d'esprit, intransigente, généreuse et combative, elle possède une «langue qui pique» (p. 66), mais qui sait aussi se faire persuasive (p. 67).



Gérard Étienne

Quand le malheur choisit une pareille victime, toutes les ressources du caractère indomptable du personnage éclatent sous la plume de l'auteur pour cerner cet être multiforme confronté à «la hauteur du mal subi» (p. 192). Après le scandale du mal, commence l'éprouvante quête de justice, qui pousse, pas à pas, la simple rebelle, qui «évoluait dans un autre univers» (p. 191), sur le chemin de la révolte, puis du martyre.

Gérard Étienne a construit la dynamique de son récit autour de l'idée d'un chemin de croix qui compterait douze chapitres-stations, au lieu des quatorze traditionnels. Les nombreuses et épuisantes démarches de Mathilda, les déplacements incessants des personnages d'un quartier à l'autre de la ville (depuis le marché de la Croix-des-Bossales jusqu'au Carrefour-feuille, au pied du morne l'Hôpital), la présence envahissante de la foule, qui finit par monter au lieu du supplice, tous ces éléments y réferent, parfois sans détour (p. 110, 193).

Tout au long de ce douloureux itinéraire, la passion de Mathilda connaît trois étapes cruciales, qui ponctuent la transformation de son personnage : la découverte du mal personnel (chap. 1-3); la prise de conscience de l'injustice sociale (chap. 4-7); l'insurrection libératrice et la mise à mort (chap. 8-12).

Personne ne peut rester insensible à la misère noire exposée avec compassion ou débusquée sans ménagement, selon le cas, par l'auteur : soit la pauvreté, l'insalubrité et l'ignorance des gens mal pris ou la cupidité, l'infatigabilité et la cruauté des gens en place; soit le goût de vivre, les élans de fraternité et le courage insoupçonné du «petit monde» ou bien la violence, l'opportunisme et la



lâcheté d'un pouvoir omniprésent. Et, au sein d'un tel enfer, l'intolérable emprise du culte du vaudou sur une condition humaine déjà si terriblement désespérante.

À propos de ces croyances dont l'impact nous échappe, on doit relever la scène particulièrement bien réussie de la première démarche entreprise par Mathilda chez Sonson, grand-prêtre du vaudou, appelé familièrement Ti-Boss (le chap. 3). Venue solliciter auprès de ce parent de son mari une expertise d'herboriste, l'impétueuse Mathilda finit par menacer de ses propres imprécations l'affreux sorcier qui croyait pouvoir profiter de la situation et mâter une fois pour toutes la superbe infidèle. Ce renversement de situation est inattendu et le ton tout à fait bien soutenu. L'auteur fait lui-même preuve d'une grande maîtrise de ses moyens dans l'affrontement exacerbé des protagonistes.

Syncopée et nerveuse, la langue de l'écrivain marque le rythme enlevé du récit, qui monte au fil des phrases comme le lait sur le feu. Voyez dans ce passage, par exemple :

Ça bout en elle. La tracasse. Un peu d'eau, de poudre sur la figure. Coup de peigne. Elle enfle une robe de chanvre, serre fortement les lacets de ses sandales. Sortie en coup de vent, un mouchoir rouge grenat noué autour de la tête pour que son homme soit sur pied d'ici peu, cette maudite maladie doit être combattue par tous les moyens. La magie noire, s'il le faut, pense-t-elle. (p. 27)

Ainsi chauffée à blanc, la colère de Mathilda embrasera d'un coup sec la mère d'un peuple qui a «la parole aussi crépitante qu'un bâton de dynamite» (p. 92). Les images se font vives et pénétrantes pour dénoncer une oppression si généralisée que «les chiens n'ont plus la force d'aboyer contre les miliciens qui tirent à bout portant sur leurs maîtres» (p. 61). Ainsi, pour décrire l'expression du regard des puissants, un trait suffit : «une goutte de citron dans l'œil» (p. 112).

Lorsque prend fin le récit de Gérard Étienne, le dernier gros plan de Mathilda, cette femme-pays baignant dans son sang, «jambes broyées, mains coupées, face défigurée», s'enfonce en nous comme un fer rouge. Sous la parole incandescente du narrateur, l'aventure de cette femme ordinaire, à qui des milliers d'autres ressemblent (p. 116), marque de traits indélébiles l'imagination, la conscience et le cœur du lecteur. □

Un demi-retour au passé

Le Premier Jardin d'Anne Hébert, Paris, Seuil, 1988, 189 p., 19,95\$.

Le moins qu'on puisse dire, quand des gens de ma génération abordent, au Québec, un nouveau texte d'Anne Hébert, c'est que notre esprit critique est déjà en partie programmé. Comment examiner purement, en effet, le nouveau roman d'un écrivain dont les premiers textes de prose — et je ne parle pas de sa poésie... — nous étaient présentés par nos professeurs de licence comme déjà des chefs-d'œuvre ? Il a fallu à Suzanne Lamy non seulement du

courage, mais surtout, je crois, son origine étrangère, pour «descendre» *Les Fous de Bassan*¹, créant ainsi à Montréal une controverse bien significative.

Bref, il arrive souvent à Anne Hébert, dans les semaines et les mois qui suivent immédiatement la parution de ses romans, ce qui arrive à d'autres écrivains québécois un peu «protégés» : au lieu de lire leurs livres, les critiques semblent se limiter à féliciter les auteurs de les avoir écrits². C'est ainsi que la rumeur générale veut que ce roman d'Anne Hébert soit, bien évidemment, un bon roman.

Je n'aurai pas la prétention d'apporter ici la lumière, d'autant que l'œuvre romanesque d'Anne Hébert n'est pas une œuvre que je connais si bien. Et je dois dire que le ton général de ma réaction à la lecture du roman se ramène essentiellement à de l'étonnement, dont j'essaierai seulement d'indiquer quelques motifs et les commentaires qui peuvent accompagner ceux-ci.

On croit comprendre tout d'abord — et cette impression ne sera défaite que tard dans le roman — que la fameuse anecdote autour de laquelle on a fait la publicité du livre, cette promenade dans les rues de Québec d'une actrice d'un certain âge et de l'ami de sa fille, est bien secondaire, pour ne pas dire bien peu convaincante : ni la promenade elle-même, qui ne semble pas devoir être prise au sérieux, mais comme un simple prétexte à aborder certains sujets au long des rues, ni même ces sujets eux-mêmes, souvenirs du passé en général, et qui sont livrés dans un désordre tel qu'il y a là quelque chose d'un certain pointillisme sur lequel le lecteur a peu de prise. On pense à une technique de l'instantané propre à la poésie, ou encore on pense



Photo: Athé

Anne Hébert